

Cap-aux-Diamants

De Ville-Marie à Montréal

Christine Conciatori

Voyage aux origines de la Nouvelle-France
Numéro 62, été 2000

URI : id.erudit.org/iderudit/8505ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN 0829-7983 (imprimé)
1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Conciatori, C. (2000). De Ville-Marie à Montréal. *Cap-aux-Diamants*, (62), 36–39.

Tous droits réservés © Les Éditions Cap-aux-Diamants inc., 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

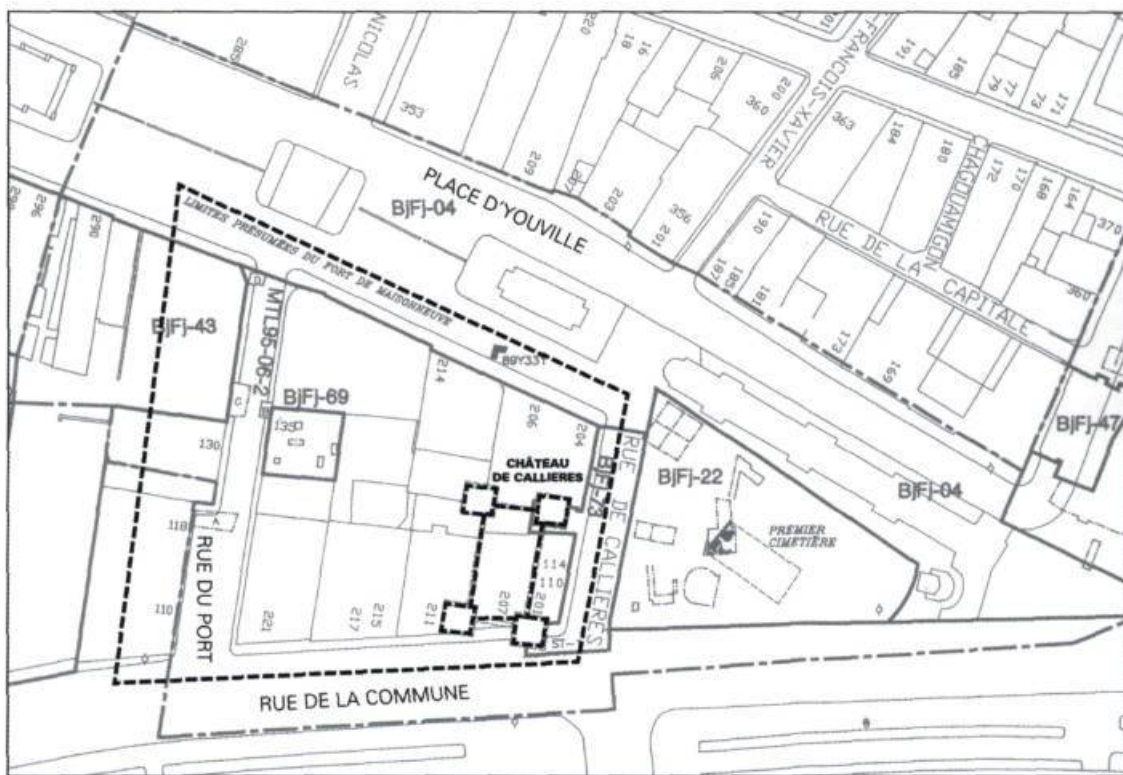
Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

De Ville-Marie à Montréal

PAR CHRISTINE CONCIATORI

En mai 1642, Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve, accompagné d'un groupe de colons, débarque sur une pointe de terre, appelée par la suite pointe à Callière, afin d'établir une nouvelle mission. Elle prendra le nom de Ville-Marie, appellation choisie en l'honneur de la Vierge.

sionnaire où les Français vivaient avec les Amérindiens convertis au catholicisme. Ce projet missionnaire s'inscrit parfaitement dans le mouvement de la Réforme catholique. En effet, la fondation de Montréal correspond à l'apogée de la renaissance religieuse en France, période où de riches individus consacrent temps et fortune à des œuvres pieuses dont le dessein vise à uniformiser les chrétiens et à rejoindre les brebis égarées. Avec leur esprit missionnaire et évan-



Projections d'après des données historiques du fort de Ville-Marie. (La fondation de Montréal. Ministère de la Culture et des Communications du Québec, Direction de Montréal, 1998).

Il ne s'agit pas d'une découverte. Montréal est connue des Européens depuis le voyage de Jacques Cartier, en 1535. Puis, pendant plus de 70 ans, nulle mention de Montréal n'est faite par les explorateurs. Il faut attendre 1611, date où Samuel de Champlain arrive à Montréal, pour qu'il en soit question de nouveau. L'aventure de Maisonneuve, en 1642, constitue la première tentative sérieuse d'établissement permanent.

LE PROJET MISSIONNAIRE

La fondation de Montréal se distingue à plusieurs égards de celle des autres villes ou colonies en Amérique. Le but est de fonder une ville mis-

gélisateur, leur «héroïsme chrétien», les Montréalais souhaitent convertir et sédentariser les Amérindiens. Même si la fondation de Montréal semble être une «folle entreprise» pour certaines personnes à l'époque, elle est caractéristique du renouveau du catholicisme français.

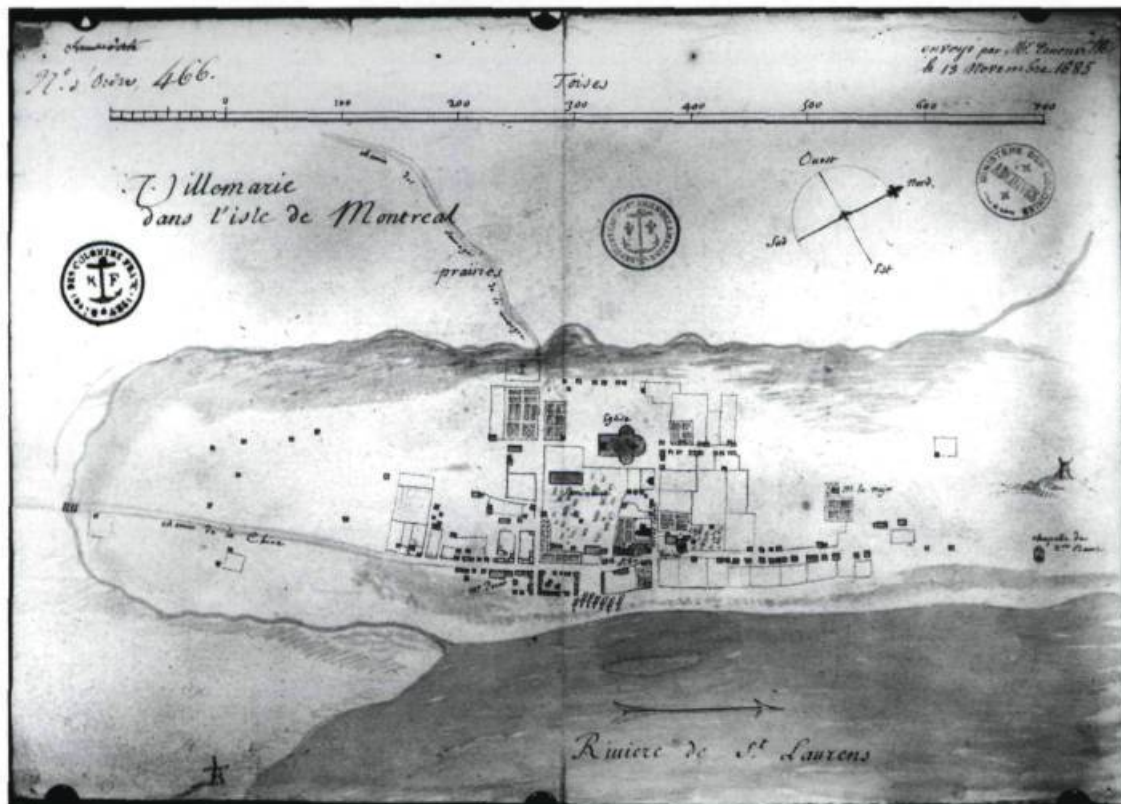
Les dévots les plus fervents s'engagent financièrement, spirituellement et politiquement dans diverses œuvres. Ainsi, vers 1630, en France, apparaît la Compagnie du Saint-Sacrement. Souhaitant demeurer secrète, ce genre de compagnie crée des sociétés-écrans chargées de récolter des fonds et de nouveaux membres pour des projets précis. On ne peut l'affirmer avec cer-

titude, mais il est fort probable que la Société de Notre-Dame de Montréal ait été l'une de ces sociétés paravents.

LES ACTEURS

Jérôme Le Royer, sieur de La Dauversière, est le véritable fondateur de l'œuvre de Montréal. Gentilhomme pieux, marié avec enfants, sans grande renommée sociale, La Dauversière est perceuteur d'impôts. C'est vraisemblablement à

la conversion des Sauvages de la Nouvelle-France ne soit officiellement créée. En effet, la réunion de fondation de cette société n'a lieu à Paris que le 27 février 1642, bien qu'elle ait déjà commencé ses activités avant cette date. Cette société se finance grâce aux contributions de ses membres. Son objectif est de « [...] travailler à la conversion des pauvres sauvages de la Nouvelle-France et tascher d'en assembler bon nombre dedans l'île de Mont-Réal qu'ils ont choisie, estimans qu'elle est propre à cela. Leur dessein



«Ville-Marie dans l'isle de Montréal, 1685». Plan attribué à Robert de Villeneuve (1645-1692). (Archives nationales de France, Centre des archives d'outre-mer (Aix-en-Provence). DFC Amérique septentrionale n° 466C. Tous droits réservés).

la suite de la lecture d'une *Relation* des jésuites, où il est question de convertir les Amérindiens, qu'il conçoit le projet de Montréal. Pierre Chevrier, baron de Fancamp et l'abbé Jean-Jacques Olier, tous deux membres de la Société de Notre-Dame, l'y ont aidé. Le 16 août 1640, l'achat d'une partie de l'île de Montréal, qui appartenait jusqu'alors au conseiller du roi et directeur des finances, Jean de Lauzon, est effectué. Dès lors, les membres de la future Société de Notre-Dame de Montréal réunissent une équipe qui ira s'établir à Ville-Marie. On choisit Maisonneuve, jeune noble champenois et militaire à la retraite, pour diriger le groupe. Par la suite, Jeanne Mance, une dévote de Langres provenant d'une famille bourgeoise, se joint au groupe avec pour tâche de mettre sur pied un hôpital à Ville-Marie.

LA SOCIÉTÉ DE NOTRE-DAME DE MONTRÉAL

Ainsi, le projet montréalais débute avant même que la Société de Notre-Dame de Montréal pour

est de leur faire bastir des maisons pour les loger, et défricher la terre pour les nourrir, et établir des Séminaires pour les instruire, et un Hostel-Dieu pour secourir leurs malades.» (*Relation des jésuites*, 1642, I 127-129).

LES VÉRITABLES MOTIFS

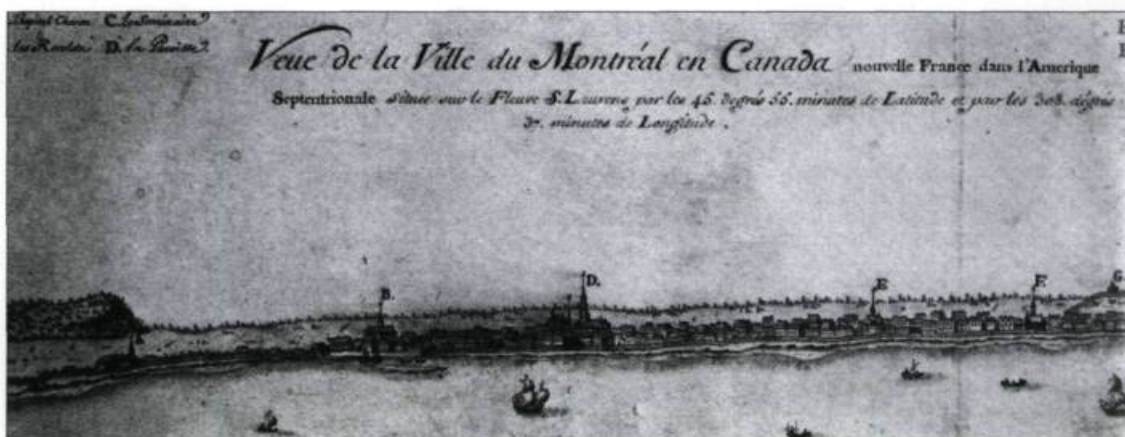
Le projet de mission montréalaise ne fait pas l'unanimité. En effet, d'aucuns prétendent qu'on doit s'occuper de sauver les âmes en France avant d'aller investir temps et argent ailleurs. Cette position est très bien illustrée par la célèbre phrase : « Vos Indes sont ici ». C'est pour répondre à ce genre de critique que les *Véritables motifs de Messieurs et Dames de la Société Notre-Dame de Montréal* sont rédigés. Publiés en 1643, on y justifie l'importance de la conversion des Amérindiens, les plus démunis et les plus abandonnés puisqu'ils ne connaissent pas l'existence de Dieu. L'évangélisation étant un devoir pour tous, on affirme que Montréal a été oubliée dans ce domaine et qu'il est temps d'y remédier.

Souignons à ce propos que les possibilités d'évangélisation sont presque illimitées au Canada, d'où son attrait.

L'ÉTABLISSEMENT ET LE CHOIX DE LA POINTE

L'établissement de Ville-Marie n'est pas une entreprise improvisée, mais au contraire, soigneusement préparée. Ainsi, en 1640, un envoi de vivres et d'autres biens nécessaires à la nouvelle habitation est expédié à Québec. L'année suivante, on recrute des colons ayant des occupations utiles à la fondation d'une nouvelle habitation. Le groupe arrive à Québec à l'automne 1641. Après une reconnaissance rapide du site, Maisonneuve décide d'hiverner à Sillery. Au printemps 1642, l'équipée se dirige vers Montréal et accoste le 17 mai à la pointe formée par la confluence de

dissuader Maisonneuve de s'installer à Montréal en raison de la proximité des territoires iroquois. Malgré ces avertissements, Maisonneuve, tel que décidé par la Société de Notre-Dame, implante la mission sur la pointe. Par mesure de protection, les colons montent dès leur arrivée une palissade de pieux. En attendant, ils vivent dans des tentes, comme à l'armée, jusqu'à la construction de «méchantes cabanes». On connaît très peu de choses sur l'aspect du fort. François Dollier de Casson, premier historien de Montréal, mentionne qu'on retrouve un bâtiment principal et que des «maisons fort commodes», en remplacement des cabanes, sont terminées au printemps 1643. Dans les *Véritables motifs*, on y décrit également le fort : «L'Edifice d'un fort de défense, d'un hopital pour les malades et d'un logement déjà capable pour soixante dix personnes qui y vivent et que l'on augmente tous



Vue de la ville de Montréal, vers 1720.
(Newberry Library, Chicago).

la rivière Saint-Pierre et du fleuve Saint-Laurent. Maisonneuve occupe dès lors la responsabilité de gouverneur de Montréal. Cette même journée, le père Barthélémy Vimont célèbre la première messe.

Le choix de la pointe à Callière comme emplacement pour la mission se justifie par sa position stratégique et sécuritaire. Tout d'abord, le site est connu par les descriptions de Champlain qui y avait déjà fait un essai d'établissement. Montréal est un carrefour de voies navigables vers l'intérieur du continent, au pied des rapides de Lachine. Le poisson et le gibier y sont abondants. La végétation luxuriante et la forêt à proximité fournissent petits fruits et bois. Le sol argileux permet la fabrication de briques, de poterie et la pierre calcaire servirait à la construction. La présence de prairies défrichées, par les Amérindiens puis par Champlain, facilite l'établissement. De plus, Montréal constitue un carrefour naturel accessible de partout par les Amérindiens. En somme, dans ce lieu, les sujets à évangéliser sont à la portée de la main.

LE FORT VILLE-MARIE

Charles Huault de Montmagny, alors gouverneur général de la Nouvelle-France, a bien tenté de

les jours, [...] y ont une chapelle qui sert de paroisse [...]». Dès l'automne 1643, on construit des bastions et les fortifications du fort sont terminées en 1645. Ainsi, le fort se compose d'une enceinte bastionnée, avec un bâtiment principal en bois, servant de maison seigneuriale, et sur lequel il y a un canon. L'emplacement compte aussi des maisons commodes pour les engagés, une chapelle, un hôpital et un puits, creusé en 1658. Pendant les premiers temps, ce fort sert d'habitation pour tout le monde. En 1648, on construit un moulin à l'extérieur du fort. D'après l'acte de concession (1688) à Louis-Hector de Callière, futur gouverneur de Montréal de 1684 à 1698, l'emplacement du château de Maisonneuve à l'intérieur du fort se trouvait au même endroit que le château de Callière.

À partir de 1648, Maisonneuve commence à concéder des terres sur l'autre rive de la Petite rivière et sur la pointe Saint-Charles. Alors seulement, quelques colons s'établissent à l'extérieur du fort. Le château de Maisonneuve continue à servir de logement pour le gouverneur et sa garnison, de maison seigneuriale et de lieu de rencontre diplomatique avec les Amérindiens. Ce château est progressivement abandonné après le départ définitif de Maisonneuve pour la France,

en 1665, et la démolition du fort a lieu vers 1682-1683. Par conséquent, on ne connaît pas l'emplacement exact des bâtiments à l'intérieur, mais on peut tout de même établir un périmètre présumé du fort à partir d'informations archéologiques. Quant au premier cimetière de Montréal, il est situé sur la pointe à Callière et se trouve à l'extérieur du fort.

LES PREMIERS MONTRÉALAIS

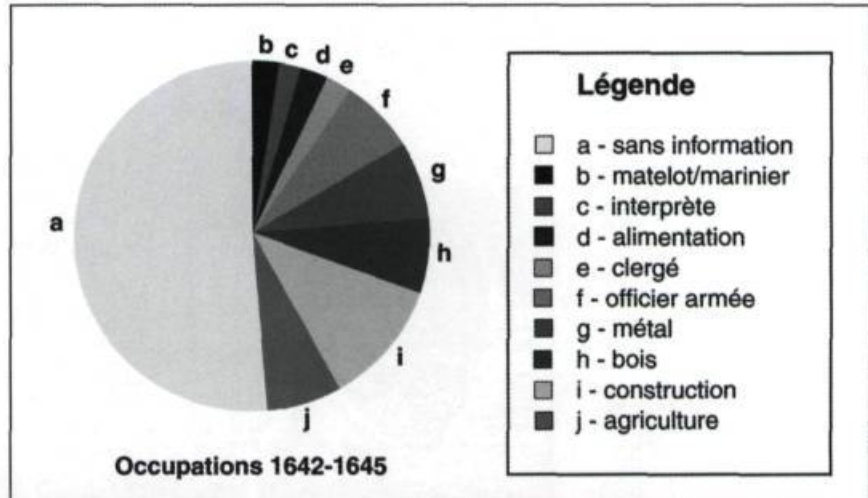
L'information nous manque sur le nombre exact et sur l'identité des premiers Montréalais. Il s'agirait approximativement d'une cinquantaine de personnes dont plusieurs engagés ayant des métiers reliés à la construction : trois charpentiers, deux tailleurs de pierre, un menuisier, un maçon, un charron, un cloutier, un taillandier, un serrurier. On retrouve seulement trois personnes dont l'occupation est reliée à l'agriculture. Contrairement à ce que l'on croit, il s'agit donc en majorité d'urbains, soit de personnes provenant de bourgs ou de villes. On remarque qu'il y a une majorité d'hommes, mais on retrouve tout de même au moins neuf femmes. Ce qui donne un ratio supérieur au reste de la Nouvelle-France, où il y avait une femme pour six hommes.

La population stagne au cours des premières années, et de 1646 à 1650, seulement 43 personnes s'ajoutent à la population montréalaise. Les problèmes de recrutement s'expliquent par une mauvaise connaissance du projet, des problèmes de financement, le manque d'efficacité dans la concession des terres, et finalement, la menace iroquoise qui effraie les Français. Il faut attendre l'arrivée de la recrue de 1653 pour que la colonie prenne réellement son envol. Cette recrue des Cent Hommes (en fait, il en restait 95 à l'arrivée) assure la permanence de l'établissement. Marguerite Bourgeoys, qui vient pour s'occuper de l'enseignement, est dans ce groupe.

L'alimentation dépend en partie de vivres importés, dont les figues, les prunes, la morue salée, le vin, les eaux-de-vie, le sel, les épices, l'huile d'olive. On cultive localement blé, pois, choux, navets, oignons. Un peu plus tard, les légumes cultivés par les Amérindiens sont intégrés à l'alimentation : courges, maïs, tournesol. La cueillette de petits fruits, fraises, framboises, bleuets, viennent compléter l'alimentation. La chasse et la pêche fournissent une partie de l'apport en viande. On fait également l'élevage de porcs, de volailles pour la chair et les œufs, et de vaches. Celles-ci fournissent les laitages.

Les fouilles archéologiques dans le Vieux-Montréal ont permis de déterminer le type et la provenance des objets domestiques utilisés à cette époque. On a ainsi retrouvé de la vaisselle en faïence souvent décorée d'un motif floral bleu, importée de France; des pots pansus avec une anse;

des terrines; des marmites en terre cuite grossière; de pichets à glaçure verte fabriqués en Saintonge; des fragments de verre à tige d'influence vénitienne et des pipes à tabac. Tous ces objets retracent la vie des colons à Montréal, qui avaient en leur possession tout ce qui était nécessaire à leur vie quotidienne.



Le projet à l'origine de la fondation de Montréal, soit ce peuplement intégré avec les Amérindiens, ne s'est finalement jamais réalisé. Plus préoccupés par leur survie matérielle que par l'évangélisation des Amérindiens, les colons ne participèrent pas toujours aux visions mystiques et utopistes des sociétaires pieux. Avec l'arrivée des sulpiciens à titre de propriétaires et de seigneurs de l'île de Montréal en 1663, et les nécessités du commerce des fourrures, la vocation de la ville changea et perdit son aspect missionnaire. ♦

La population de Ville-Marie 1642-1645 : les occupations. (Laurence Johnson, «Annexe A», dans *Programme de recherche en archéologie*, Montréal, Pointe-à-Callière, musée d'archéologie et d'histoire de Montréal, 1998).

Pour en savoir plus :

Jean-Rémi Brault [textes colligés par]. *Actes du colloque organisé par la Société historique de Montréal*. Montréal, Leméac, 1993.

François Dollier de Casson. *Histoire du Montréal* (Nouvelle édition critique par Marcel Trudel et Marie Baboyant). LaSalle, Hurtubise HMH, 1992.

Pauline Desjardins et Geneviève Duguay. *Pointe-à-Callière : l'aventure montréalaise*. Sillery, Les Éditions du Septentrion, 1992.

Yves Landry [dir.]. *Pour le Christ et le roi : la vie au temps des premiers Montréalais*. Montréal, Libre expression. Art global, 1992.

Jacqueline Hallé et Marie-Hélène Provençal. *La naissance d'une ville : du fort Ville-Marie à Montréal*. Québec, Ministère des affaires culturelles, Montréal, Ville de Montréal, 1992.

Christine Conciatori est historienne et documentaliste à Pointe-à-Callière, musée d'archéologie et d'histoire de Montréal.